Document généré le 19 avr. 2024 06:33

24 images

Vérité et mensonges d'un documentateur

Marie-Claude Loiselle

Numéro 102, été 2000

Robert Morin

URI : https://id.erudit.org/iderudit/24090ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)
1923-5097 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce document

Loiselle, M.-C. (2000). Vérité et mensonges d'un documentateur. *24 images*, (102), 6–6.

Tous droits réservés © 24 images, 2000

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

VÉRITÉS ET MENSONGES D'UN DOCUMENTEUR

Robert Morin

Robert Morin n'a pas attendu les nouvelles techniques comme celle de la vidéo numérique pour s'approprier une liberté que refusent d'emblée les institutions et contourner la rigidité des structures de production mises en place précisément pour protéger notre cinéma policé contre les trublions comme lui... Ce faiseur de «vues», comme il aime à se définir lui-même, a ce côté insoumis et «délinquant» qui était le propre des Québécois d'avant leur domestication massive par la vie de banlieue. Plutôt que de courber l'échine devant les normes économiques, esthétiques et idéologiques imposées à notre cinématographie, Morin préfère travailler à l'écart, avec les moyens du bord, et, à la façon de tout bon «rabouteux» comme nous en avons tant connu chez nous, redoubler d'inventivité afin de faire beaucoup avec le peu qu'il a sous la main... et toutes les images qu'il s'approprie. Et si le support vidéo, principalement utilisé par Morin, le confine inlassablement à la marge d'un système à l'intérieur duquel on a bien du mal à imaginer de toute façon quelle place pourrait occuper une œuvre aussi débridée et insolite, par ailleurs, il est tout de même déconcertant — et révélateur — de constater que Robert Morin est un des très rares artistes actuels à faire intimement corps avec la société dont il est issu. On pense alors à un cinéaste comme Gilles Groulx, qui, dix-huit ans après ***Au pays de Zom***, apparaît pour ainsi dire comme le dernier à avoir su saisir, autant par la fiction que par une voie plus «documentaire», quelque chose de notre réalité collective. Groulx est parvenu, en se battant, certes, jusqu'au bout contre les contraintes de toutes sortes, à tourner, à être cinéaste. Robert Morin, pour sa part, est arrivé exactement vingt ans après lui sur le «marché des images». Et, dès lors, plus rien n'a été pareil.

Ainsi, c'est tout notre cinéma tel qu'il est devenu, dans ses structures comme dans son conformisme, que Morin met à mal, et cela, par une absence de limites et d'autocensure à tous points de vue. Morin tourne le couteau dans les plaies qu'il ouvre jusqu'aux entrailles. Il fonce, il plonge au cœur de ses sujets, et bien souvent, grâce à eux, jusqu'au cœur de ce «nous» collectif, son travail, par cette quête d'identité, prenant alors la forme d'une sorte de thérapie extrême où l'on sombre à mesure qu'on se dévoile. Insaisissable, singulière, l'œuvre de Robert Morin a pourtant fait couler encore très peu d'encre. Or, après vingt ans, force est de constater qu'elle incarne davantage qu'aucune autre ce pouvoir de liberté qui, aujourd'hui plus que jamais, fait si radicalement défaut à notre cinématographie. ■

MARIE-CLAUDE LOISELLE

Entretien

PROPOS RECUEILLIS PAR GEORGES PRIVET

«MIEUX VAUT UNE

Robert Morin parle comme il filme: avec une imagination, une générosité et une urgence qui triomphent de toute tentative de réduction ou d'endiguement. Assis dans le salon de sa modeste maison de la Petite Italie, entre une affiche d'un film avec Ann-Margret, un disque de Marcel Martel et les ronronnements de son chat Zorro (qui est tout noir et habile de ses griffes), Robert Morin s'est gentiment plié au jeu d'une entrevue sur une œuvre qui n'a décidément pas fini de nous surprendre. Voix off d'un parcours déroutant, unique et passionnant, raconté par un maître de la caméra subjective et des personnages schizos...